Deuxième Année. — N° 9. Septembre 1911.

ज्ञान 道 الإشراق
דעת

LA GNOSE

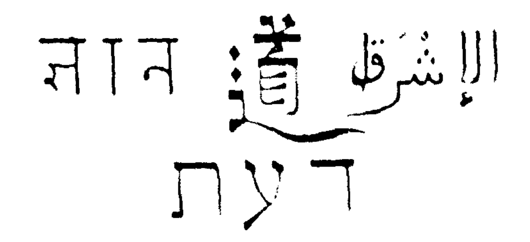
REVUE MENSUELLE

CONSACRÉE AUX ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES ET MÉTAPHYSIQUES

SOMMAIRE

ADMINISTRATION
10, rue Jacob, PARIS (VIe)
ABONNEMENTS : France (un an) **8** fr. Étranger (un an) **10** fr.
Le numéro : **1** fr.

Deuxième Année. — N° 9. Septembre 1911.



LA GNOSE

REVUE MENSUELLE
CONSACRÉE AUX ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES
ET MÉTAPHYSIQUES

Directeur :
PALINGENIUS

Rédacteur en Chef : MARNES

Secrétaire de la Rédaction : MERCURANUS

ADMINISTRATION : 10, rue Jacob, PARIS (VIe).
Adresser toute la correspondance à M. A. Thomas, 10, rue Jacob.

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose.

PRÉSAGES ASTROLOGIQUES

POUR LE MOIS D'OCTOBRE 1911

Les cinq planètes supérieures n'ont pendant ce mois qu'un mouvement insignifiant ; Mars et Saturne, notamment, tous deux rétrogrades, restent, l'un à l'entrée de la XIIe maison (celle de la guerre), et l'autre au milieu de la XIe (celle des alliances) ; Saturne, qui ne parcourt cependant que 2 degrés, vient s'opposer à Jupiter (en Ve maison, celle de la diplomatie) vers le milieu du mois. La crise belliqueuse continuera donc aussi aiguë qu'en septembre, et pour les mêmes États ; tout va dépendre d'abord de la mar-

AVIS IMPORTANT

Les Abonnements partent du 1er Janvier seulement.

Toute personne s'abonnant dans le courant d'une année reçoit les numéros parus depuis le commencement de cette année.

L'Administration de La Gnose est transférée 10, rue Jacob.

che du Soleil, maître de la maison économique, joint à Mercure, maître de la maison des inimitiés, à travers la IVe et la Ve maisons, c'est-à-dire de l'attitude du socialisme ou de la bourgeoisie envers les Souverains. La Lune, qui gouverne l'ascendant du thème radical, et, par conséquent, les variations de l'opinion publique, contribueront grandement à déterminer les jours de paix ou d'hostilité. Vénus est confinée presque tout le mois en IIIe maison (rapports de voisins), sans aspects ; Jupiter, paralysé comme on vient de le dire, ne peut guère plus qu'elle apaiser les esprits. Toutefois, sa présence dans la maison de la diplomatie, où le Soleil et Mercure le rejoignent depuis le milieu du mois, fait espérer dans l'influence prépondérante des négociations pacifiques. Partout les sociétés secrètes seront en grande activité.

L'apaisement dans les relations internationales, signalé à la fin de septembre, se prolonge pendant la première huitaine d'octobre ; mais, en même temps, des agitations populaires intérieures sont très probables dès les premiers jours (sur des questions religieuses ou coloniales peut-être) ; elles intéressent surtout l'Autriche (Vienne), l'Allemagne (à Francfort et en Prusse), la Norvège, le Portugal, la Russie, puis l'Inde, la Chine et le Japon. Cependant, les sujets sont généralement fidèles à leurs Souverains, et ceux-ci seront énergiques. Les jours les plus marqués pour ces agitations sont les 5, 7 et 9.

Le 10, les difficultés internationales reprennent tout à coup le dessus, à propos d'affaires maritimes et coloniales (au Nord et à l'Ouest de l'Afrique) ; les patriotismes s'exaltent ; mais l'apaisement se fait aussitôt ; Saturne, alors favorable, impose aux esprits la prudence, la réflexion, la réserve ; les populations aussi sont contraires à la guerre, et l'on a recours de nouveau à la diplomatie pour régler les exigences ambitieuses des Souverains.

Vers le 15, les difficultés s'accentuent en Afrique ; l'Égypte se prononce contre l'Angleterre, New-York aussi se trouve engagé dans les passions belliqueuses, et l'on arrive avec le 18 au jour le plus troublé peut-être de tout le mois ; la diplomatie ne maintiendra la paix qu'à grand'peine ; les séditions se renouvellent dans les mêmes pays qu'au début du mois.

L'apaisement se fait cependant dès le 20 ; mais il n'est que temporaire ; les contestations s'accentuent ; les difficultés redoublent, exaltant les patriotismes, et la journée du 24, ou les jours voisins (au moment où le Soleil entre dans le signe terrible du Scorpion), semblent porter la marque d'un traité désastreux sur cession de territoire, objet de sérieuses déceptions, entaché de fraudes même, et soulevant des difficultés presque immédiates. Les signes zodiacaux signalent, comme régions intéressées, la France (et Paris particulièrement), la Prusse, Francfort, la Bavière ; l'Algérie et le Maroc.

Dès lors, la paix est assurée dans l'Europe Occidentale, et les derniers jours du mois sont calmes.

On voit seulement encore les 26 et 27 des agitations en Égypte, en Irlande, en Perse, en Russie, aux États-Unis, mais sans suite grave apparente.

On ne sera pas surpris de voir les affaires commerciales et financières en mauvais état tout ce mois ; ses plus mauvais jours sont les 2, 5, 10, 18

particulièrement, 19, 21, et surtout le 24 qui présentera des fluctuations brusques et importantes.

La santé publique pourra souffrir les 15 (bronches, gorge, maladies nerveuses), 18, 20 (fièvres), et 30 surtout (maladies intestinales). Des accidents graves (notamment dans les mines) sont à craindre vers le 18.

En France, ce sont les troubles intérieurs qui dominent pendant la première partie du mois. On aperçoit bien quelques difficultés extérieures vers le 3 (sur les colonies), et encore, avec un peu plus de gravité, le 8, mais elles paraissent se résoudre sans danger.

Les 3 et 4 portent quelque agitation populaire brusque contre le gouvernement, et de l'impopularité. Il y en aura de plus sérieuses vers le 10, époque du reste où la surexcitation est générale en Europe ; la Chambre et la bourgeoisie semblent contraires au gouvernement, un mouvement socialiste est possible ; mais le calme est bientôt rétabli ; on ne retrouve que le 18 ou le 19 une autre agitation socialiste, sans suite sérieuse apparente.

Ce sont les complications extérieures qui prédominent dès le 14. Il surgit alors une difficulté sérieuse au sujet des affaires coloniales et pour l'Afrique entière ; le gouvernement se montre fort ; il a l'appui de la nation (sauf peut-être de la bourgeoisie qui lui est moins favorable).

Ces difficultés se renouvellent chacun des jours suivants sous des formes différentes : économiques les 16 et 17 ; navales et politiques le 18, qui est aussi le moment de la plus grande anxiété (jour de manifestation socialiste), s'aggravant encore les 19, 20, 21 surtout, et semblant intéresser la dignité et la vie nationales ; le 21 est en même temps un anniversaire néfaste, celui de Trafalgar, il faut espérer que l'Angleterre ne s'en souviendra qu'à titre d'alliée.

On arrive ainsi à la date indiquée tout à l'heure pour la signature du traité ; elle accuse en même temps un apaisement de la crise commencée au 26, mais dans des conditions incomplètement satisfaisantes (de mauvais aspects s'ajoutant aux plus favorables). On voit aussi des marques d'impopularité pour le gouvernement.

Elle s'accuse dans tous les jours suivants par des manifestations belliqueuses ; le peuple surtout s'agite ; on semble voir cependant au 30 qu'une satisfaction spéciale lui est accordée.

Les jours les plus défavorables aux affaires sont les 4, 7, 14, 18, 19 à 22, 25, 27 et 29.

La santé publique sera menacée surtout les 18 et 25. Des accidents sérieux sont à craindre particulièrement pour les aviateurs les 18, 19, 20, 21 et 29.

Pour le Ministère actuel, les présages antérieurs (dans le n° d'août et autres) annonçaient des menaces sérieuses pour son existence du 16 au 20 août ; ce présage semblait impossible à cause de l'absence des Chambres ; cependant, l'Astrologie n'était pas en défaut ; M. le Premier Ministre a tenu d'abord à lui rendre hommage lui-même le 17 par un télégramme de félicitations à un orateur politique, démarche, au dire de la presse, de nature à lui aliéner une partie sensible de sa majorité à la Chambre ; le 20,

la signature d'un traité russo-allemand inquiétait l'opinion ; elle était bien plus agitée encore le 22 par le vol commis au Musée du Louvre.

Pendant le mois d'octobre, on voit encore le Ministère assez compromis par les affaires coloniales et extérieures. Sa position sera critique d'abord vers le 14 ; après quelques jours de calme, il pourra se trouver le 18 aux prises avec une agitation populaire assez sérieuse ; puis les journées des 21 et 23, ou voisines, paraissent devoir lui être particulièrement funestes.

Le mois d'octobre semble, au contraire, assez favorable au Président de notre République ; un accident sérieux (coup ou chute) serait à craindre cependant pour lui le 26 de ce mois.

En ce qui concerne les autres Souverains, les configurations annoncent à l'Empereur d'Allemagne des succès diplomatiques en affaires coloniales ;

Au roi d'Angleterre des difficultés avec les colonies au début, des troubles par le socialisme tout le mois, surtout le 18, et des difficultés internationales dans les derniers jours.

L'Autriche sera prospère, mais la santé de son Empereur est exposée sérieusement vers le 20.

Le roi d'Espagne sera animé de dispositions belliqueuses ; la guerre lui serait contraire, mais la diplomatie lui sera favorable.

En Italie, le Souverain doit s'attendre à quelque échec colonial les 7, 9 ou 18 ; mais ce même jour lui procurera peut-être quelque alliance heureuse.

L'Empereur de Russie sera exposé à des soulèvements populaires (socialistes probablement), surtout les 7, 10 et 23 de ce mois, qui le menace, pendans toute sa durée, de quelque insuccès maritime.

Pour la Turquie et le Portugal, on voit des tendances belliqueuses et des agitations populaires qui s'aggravent à mesure que le mois s'avance ; elles deviendront probablement plus sérieuses en novembre.

F.-Ch. Barlet.

LA CONSTITUTION DE L'ÊTRE HUMAIN ET SON ÉVOLUTION POSTHUME SELON LE VÊDÂNTA

On a souvent exposé, sur la constitution de l'être humain individuel, diverses conceptions plus ou moins fantaisistes, et en grande partie dénuées de tout fondement sérieux. Pour réduire toutes ces théories à leur juste valeur, nous avons pensé qu'il serait bon de résumer, d'une façon aussi complète

que possible, ce qui est enseigné sur cette question par la doctrine brâhmanique, et plus particulièrement par le *Vêdânta*, qui en est la forme la plus orthodoxe (1), tout en faisant quelquefois appel aussi aux données fournies par d'autres doctrines hindoues, lorsque celles-ci ne présentent avec la première aucune contradiction (2).

Avant tout, il importe de poser en principe que le Soi (*âtman*), qui est l'être lui-même dans son essence, n'est jamais individualisé, mais développe seulement ses possibilités virtuelles, par le passage de la puissance à l'acte, dans toutes les modalités qui constituent les divers états manifestés de l'être (3). Il est le principe par lequel ces états existent, ainsi que les états non-manifestés, mais lui-même n'est que par soi, n'ayant aucun principe qui soit extérieur à soi-même, car il est une détermination immédiate de l'Esprit Universel (*Âtmâ*) (4) qui pénètre toutes choses, demeurant toujours « le même » à travers la multiplicité indéfinie des degrés de l'Existence. Le Soi est identique en réalité à cet Esprit Universel, dont il n'est point distinct, si ce n'est lorsqu'on l'envisage particulièrement par rapport à un certain état individuel de l'être, tel que l'état humain actuel, et seulement en tant qu'on le considère sous ce point de vue spécialisé et restreint (5).

L'Esprit Universel étant identifié à *Brahma* Lui-même (en vertu de l'Identité Suprême), il est dit que c'est *Brahma* qui réside dans le centre vital de l'être humain ; ce centre vital est considéré comme correspondant analogiquement au plus petit ventricule du cœur, mais ne doit pas être confondu avec le cœur de l'organisme physique, car il est le centre, non pas seule-

---

(1) Voir *Le Démiurge*, 1re année, n° 3, p. 47.

(2) A ce propos, nous ne pouvons mieux faire que de citer ce passage du *Kapila-Bhâshya* de Vijnâna-Bhikshu : « Dans la doctrine de Kanâda et dans le *Sânkhya*, la partie qui est contraire au *Véda* doit être rejetée par ceux qui adhèrent strictement à la doctrine orthodoxe ; dans la doctrine de Jaimini et celle de Vyâsa (les deux *Mîmânsâs*), il n'est rien qui ne s'accorde avec les Écritures. » — La première *Mîmânsâ* (*Pûrva-Mîmânsâ*), appelée aussi *Karma-Mîmânsâ* ou *Mîmânsâ* pratique, a pour but de déterminer le sens des Écritures, surtout en ce qui a rapport aux prescriptions rituéliques. La seconde *Mîmânsâ* (*Uttara-Mîmânsâ*) peut être regardée comme la *Mîmânsâ* théorique, et est encore appelée *Brahma-Mîmânsâ*, comme concernant la Connaissance Divine (*Brahma-Vidyâ*) ; elle constitue à proprement parler le *Vêdânta*, c'est-à-dire la fin ou le complément du *Véda*, et est basée sur l'enseignement ésotérique contenu principalement dans les *Upanishads*.

(3) Voir nos études précédentes, et en particulier *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, nos 2 à 6.

(4) Cette détermination est exprimée par la désinence du mot *âtman*, qui est aussi employé comme pronom personnel (soi-même).

(5) Sur cette question de la distinction individuelle et de son degré de réalité, voir *Le Démiurge*, 1re année, nos 1 à 4.

ment de l'individualité corporelle, mais de l'individualité intégrale, dont la modalité corporelle ne constitue qu'une portion (1). « Dans ce séjour de *Brahma* (*Brahma-pura*) est un petit lotus, une demeure dans laquelle est une petite cavité (*dahara*) occupée par l'Éther (*Âkâsha*) ; on doit rechercher Ce que c'est qui est dans ce lieu, et on Le connaîtra (2). » Ce n'est pas seulement l'âme vivante (*jîvâtmâ*), c'est-à-dire la manifestation particulière du Soi dans l'individu actuel (considérée séparément de son principe, qui est ce Soi), qui réside au centre de cette individualité ; c'est, comme nous venons de le dire, l'Esprit Universel (*Âtmâ*), qui est *Brahma* Lui-même, le Suprême Ordonnateur, et qui, ainsi considéré dans l'homme, est appelé *Purusha*, parce qu'il repose ou habite dans l'individualité (intégrale ou étendue, et non pas seulement corporelle ou restreinte) comme dans une ville (*puri-shaya*). Dans ce séjour (le centre vital), « le soleil ne brille point, ni la lune, ni les étoiles (3) ; bien moins encore ce feu visible (l'élément igné sensible). Tout brille après son rayonnement (4) (en réfléchissant sa clarté) ; c'est par sa clarté que ce tout (l'individualité intégrale) est illuminé. Ce *Purusha* est d'une luminosité (spirituelle) claire comme une flamme sans fumée ; il est le maître du passé et du futur (étant omniprésent) ; il est aujourd'hui et il sera demain (et dans tous les cycles d'existence) tel qu'il est (de toute éternité) (5). »

Purusha (qui est aussi appelé *Pumas*) est le principe essentiel (actif), dont l'union avec *Prakriti* ou la substance élémentaire indifférenciée (passive) produit le développement intégral de l'état d'être individuel humain ; ceci par rapport à chaque individu, et de même pour tous les autres états formels. Pour l'ensemble du domaine individuel actuel (comprenant tous les êtres qui s'y développent), *Purusha* est assimilé à *Prajâpati* (6), et le couple *Purusha-Prakriti* est la manifestation (dans ce domaine) de l'Homme Universel ; il en est d'ailleurs de même dans chacun des autres domaines de l'existence formelle (7).

---

(1) Sur le cœur considéré comme le centre de la vie, non seulement par rapport à la circulation du sang, mais aussi, analogiquement, par rapport à l'intelligence universelle, voir *L'Universalité en l'Islam*, 2e année, n° 4, p. 125.

(2) *Chhandogya Upanishad*.

(3) Cf. la description de la Jérusalem Céleste dans l'Apocalypse.

(4) C'est-à-dire le rayonnement de *Purusha*.

(5) « Il est maintenant tel qu'Il était (de toute éternité), tous les jours en l'état de Créateur Sublime » : voir *L'Identité Suprême dans l'Ésotérisme musulman*, 2e année, n° 7, p. 200.

(6) Sur *Prajâpati* et sa manifestation comme *Manu* dans chaque cycle, voir *L'Archéomètre*, 1re année, n° 9, p. 181, note 1.

(7) *Mûla-Prakriti*, la Nature primordiale (appelée en arabe *El-Fitrah*), racine de toutes les manifestations formelles, est identifiée avec *Mâyâ* selon les *Purânas* ; elle est « indistinctible », n'étant point composée de parties,

Prakriti est le premier des vingt-cinq principes énumérés dans le *Sânkhya* de Kapila, tandis que *Purusha* en est le dernier ; mais nous avons exposé la nature de *Purusha* avant de parler de *Prakriti*, parce qu'il est inadmissible que le principe plastique ou substantiel (au sens strictement étymologique de ce dernier mot) (1) soit cause par lui-même et en dehors de l'action du principe essentiel, qui est désigné comme *Purusha* (2).

Celui-ci, considéré comme identique au Soi (*âtman*), « est (pour ainsi dire) une portion du Suprême Ordonnateur (bien que Celui-ci n'ait pas de parties à proprement parler, étant, dans Son essence, invisible et sans dualité), comme une étincelle l'est du feu (dont la nature est tout entière en chaque étincelle) ». Il demeure inaffecté par les modifications individuelles (telles que le plaisir ou la douleur), qui proviennent toutes du principe plastique (*Prakriti* ou *Pradhâna*, la substance primordiale contenant en puissance d'être toutes les possibilités formelles). « Ainsi la lumière solaire ou lunaire paraît être ce qui lui donne naissance, mais pourtant elle en est distincte (et de même les modifications ou les qualités manifestées sont distinctes de leur principe). Comme l'image du soleil réfléchie dans l'eau tremble ou vacille, en suivant les ondulations de l'étang, sans cependant affecter les autres images réfléchies dans la même eau, ni l'orbe solaire lui-même, ainsi les modifications d'un individu n'affectent pas un autre individu, ni le Suprême Ordonnateur Lui-même (3). » C'est l'âme individuelle vivante (*jîvâtmâ*) qui est ici comparée à l'image du soleil dans l'eau, comme étant la réflexion (dans le domaine individuel et par rapport à chaque individu) de la Lumière

---

pouvant seulement être induite par ses effets, et, suivant Kapila, productive sans être production. « La Nature, racine de tout, n'est pas production. Sept principes, le grand (*Mahat*) et les autres (*ahankâra* et les cinq *tanmâtras*) sont en même temps productions et productifs. Seize sont productions (improductives). *Purusha* n'est ni production ni productif. » (*Sankhya-Kârikâ*.) — Cf. Scot. Erigène, *de Divisione Naturæ* : « La division de la Nature me paraît devoir être établie selon quatre différentes espèces, dont la première est ce qui crée et n'est pas créé ; la seconde, ce qui est créé et qui crée lui-même ; la troisième, ce qui est créé et ne crée pas ; et la quatrième enfin, ce qui n'est pas créé et ne crée pas non plus. » (Lib. 1.) « Mais la première espèce et la quatrième (respectivement analogues de *Prakriti* et de *Purusha*) se confondent dans la Nature Divine, car celle-ci peut être dite créatrice et incréée, puisqu'elle est en soi, mais également ni créatrice ni créée, puisqu'elle est infinie, et il n'y a non plus aucune possibilité qu'elle ne soit pas en soi et par soi. » (Lib. 3.)

(1) Ce sens n'est pas celui dans lequel Spinoza a employé le terme « Substance », car il entend par là l'Être Universel lui-même, « qui subsiste en soi et par soi ».

(2) Cette opinion, que l'on pourrait déduire d'une conception erronée de la doctrine *Sânkhya*, serait d'ailleurs contraire à l'enseignement des *Védas*.

(3) *Brahma-Sûtras*, 2e Lecture, 3e chapitre.

de l'Esprit Universel (*Âtmâ,* auquel est identifié *Purusha*) ; l'eau (qui réfléchit la lumière solaire) est le symbole du principe plastique (*Prakriti*) (1).

Nous devons maintenant passer à l'énumération des degrés successifs de la manifestation individuelle d'*âtman,* dont le premier est l'intellect supérieur (*Buddhi*), qui est aussi appelé *Mahat* ou le grand principe (2), et qui n'est encore individualisé qu'en mode principiel (non effectivement), ce qui revient à dire qu'il est le principe immédiat de l'individualité. Si l'on regarde le Soi comme le Soleil spirituel qui brille au centre de l'être total, *Buddhi* sera le rayon directement émané de ce Soleil et illuminant dans son intégralité l'état d'être que nous envisageons, tout en le reliant aux autres états et au centre lui-même (3). Ce principe est d'ailleurs regardé comme ternaire, et il est alors identifié à la *Trimurti* : « *Mahat* devient distinctement connu comme trois Dieux, par l'influence des trois qualités (*gunâni,* essences constitutives et primordiales des êtres), *sattwa, rajas* et *tamas* (4), étant « une personnalité en trois Dieux ». Dans l'Universel, il est la Divinité ; mais, envisagé distributivement (sous l'aspect de la distinction), il appartient aux êtres individuels (auxquels il communique la possibilité de participation aux attributs divins) (5). »

Cet intellect (*Buddhi*), passant de l'état de puissance universelle à l'état individualisé (en se manifestant, mais sans cesser d'être tel qu'il était), produit la conscience individuelle (*ahankâra*), qui donne naissance au sentiment du moi. Cette conscience (6) a pour fonction propre de prescrire la conviction individuelle (*abhimâna*), c'est-à-dire la notion que « je suis » concerné par les objets de la perception (externes) et de la méditation (internes) ; elle procède immédiatement du principe intellectuel, et elle produit tous les autres principes de l'homme individuel, dont nous allons avoir à nous occuper maintenant.

Ces principes comprennent onze facultés, dont dix sont externes : cinq de sensation et cinq d'action ; la onzième, qui participe des unes et des autres, est le sens interne ou la faculté mentale (*manas*), lequel est uni directement

---

(1) Il en est de même dans toutes les traditions ; il est facile de s'en rendre compte, en ce qui concerne la tradition hébraïque, en se reportant au début du premier chapitre de la Genèse (voir aussi *L'Archéomètre*).

(2) C'est le second principe de Kapila.

(3) On doit considérer le centre de chaque état d'être comme identifié potentiellement avec le centre de l'être total (voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2° année, n° 2, p. 57, et n° 3, p. 99) ; c'est en ce sens que l'on peut dire, comme nous l'avons fait tout d'abord, que *Purusha* réside au centre de l'individualité.

(4) Nous reviendrons ailleurs sur la définition de ces trois qualités, qui, ici, nous conduirait trop loin du sujet que nous nous sommes proposé de traiter.

(5) *Matsya Purâna.*

(6) C'est le troisième principe de Kapila.

à la conscience individuelle. Ces facultés procèdent toutes des cinq essences élémentaires (*tanmâtras*) (1), qui sont aussi les principes des cinq éléments corporels (2).

Quant à leur développement, nous n'avons qu'à reproduire ce qui est enseigné sur cette question par les *Brahma-Sûtras* (3) : « L'intellect, le sens interne, ainsi que les facultés de sensation et d'action, sont développés (dans la manifestation) et résorbés (dans le non-manifesté) dans un ordre de succession (logique) semblable, qui est toujours celui des éléments principiels (*tanmâtras*) dont ils procèdent (à l'exception de l'intellect, qui est développé avant tout autre principe individuel). Quant à *Purusha* (*âtman*), son émanation n'est pas une naissance, ni une production originale ; on ne peut lui assigner aucune limitation (par quelque condition particulière d'existence), car, étant identifié avec le Suprême *Brahma*, il participe de Son essence infinie (impliquant la possession des attributs divins en tant que cette participation est effective). Il est actif, mais potentiellement (non-agissant), car l'activité ne lui est pas essentielle, mais éventuelle et contingente (relative seulement à ses divers états d'être). Comme le charpentier, ayant ses outils à la main, ses lignes et ses supports, et les mettant de côté, jouit de la tranquillité et du repos, de même l'esprit, dans son union avec ses instruments (par lesquels ses facultés potentielles sont développées en acte dans chacun de ses états de manifestation), est actif, et, en les quittant, il jouit du repos et de la tranquillité (4). »

« Les diverses facultés de sensation et d'action (désignées par le terme *prâna* dans une acception secondaire) sont au nombre de onze : cinq de sensation, cinq d'action, et le sens interne (*manas*). Là où un nombre plus grand (treize) est spécifié, le terme est employé dans son sens le plus compréhensif, en distinguant (dans le *manas*) l'intellect, la conscience individuelle et le « sensorium ». Là où un nombre moindre est mentionné, il est employé dans une acception plus restreinte : ainsi, il est parlé de sept organes sensitifs, relativement aux deux yeux, aux deux oreilles, aux deux narines et à la bouche ou à la langue (de sorte que, dans ce cas, il s'agit seule-

---

(1) *Tanmâtra* signifie littéralement une « assignation » (*mâtra*, mesure, détermination, caractère) délimitant un certain domaine (*tan*, racine exprimant l'idée d'extension) dans l'Existence universelle ; nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir plus longuement sur ce point dans une prochaine étude.

(2) Après les trois premiers principes, Kapila énumère successivement les cinq *tanmâtras*, les onze facultés, les cinq éléments corporels, et enfin *Purusha* ou *Pumas*, ce qui fait en tout vingt-cinq principes.

(3) Les *Brahma-Sûtras* (ou *Shârîraka-Mîmânsâ*), attribués à Vyâsa, sont une collection d'aphorismes dans lesquels sont formulés les enseignements fondamentaux du *Vêdânta* ; leur auteur est appelé Bâdarâyana et Dwaipâyana.

(4) *Brahma-Sûtras*, 2e Lecture, 3e chapitre.

ment des sept ouvertures ou orifices de la tête). Les onze facultés ci-dessus mentionnées (bien que désignées dans leur ensemble par le terme *prâna*) ne sont pas (comme les cinq *vâyus*) (1) de simples modifications de l'acte vital principal (la respiration, avec l'assimilation qui en résulte), mais des principes distincts (au point de vue spécial de l'individualité corporelle) (2). »

Le terme *prâna* signifie proprement « souffle vital » ; mais, dans certains textes védiques, ce qui est ainsi désigné est (au sens universel) identifié en principe avec *Brahma* Lui-même, comme lorsqu'il est dit que, dans le sommeil profond, toutes les facultés sont résorbées en lui, car, « pendant qu'un homme dort sans rêver, son esprit est avec *Brahma* » (3).

Quant aux organes de ces facultés, les cinq instruments de sensation sont : les oreilles (ouïe), la peau (toucher), les yeux (vue), la langue (goût), et le nez (odorat), étant ainsi énumérés dans l'ordre de développement des sens, qui est celui des éléments correspondants (4). Les cinq instruments d'action sont : les organes d'excrétion, les organes générateurs, les mains, les pieds, et enfin la voix ou l'organe de la parole, qui est énuméré le dixième. Le *manas* doit être regardé comme le onzième, comprenant par sa propre nature la double propriété (comme servant à la fois à la sensation et à l'action), et, par suite, participant aux propriétés des uns et des autres (5).

D'après le *Sânkhya*, ces facultés (avec les organes correspondants) sont (en distinguant trois principes dans le *manas*) les treize instruments de la Connaissance : trois internes et dix externes, comparés à trois sentinelles et à dix portes. Un sens corporel perçoit, et un organe d'action exécute ; entre les deux, le sens interne (*manas*) examine ; la conscience (*ahankâra*) fait l'application individuelle, et l'intellect (*Buddhi*) transpose dans l'Universel les données des facultés précédentes.

D'autre part, selon le *Vêdânta*, *Purusha* ou *âtman*, se manifestant dans la forme vivante (de l'individu) comme *jîvâtmâ*, est regardé comme se recouvrant d'une série d'enveloppes successives, bien qu'on ne puisse pas dire qu'il y soit contenu en réalité, puisqu'il n'est susceptible d'aucune limitation. La première enveloppe (*vijnâna-maya*) est la Lumière directement réfléchie de la Connaissance (*Jnâna*, la particule *vi* marquant une distinction) ; elle est composée des cinq essences principielles élémentaires (*tanmâtras*), et consiste dans la jonction de l'intellectuel supérieur (*Buddhi*) aux facultés potentielles de perception dont le développement constituera les cinq sens dans l'individualité corporelle ; ce n'est encore que la forme principielle (*kârana*-

---

(1) Nous expliquerons un peu plus loin ce que sont ces cinq *vâyus*.

(2) *Brahma-Sûtras*, 2e Lecture, 4e chapitre.

(3) Voir plus loin les explications concernant cet état du « sommeil profond », sur lequel, du reste, nous avons déjà dit quelques mots en une autre occasion (*Le Démiurge*, 1re année, n° 3, p. 48).

(4) Nous exposerons cette correspondance lorsque nous traiterons des con ditions de l'existence corporelle.

(5) Cf. Lois de Manu, 2e Lecture, slokas 89 à 92.

sharîra), ce par quoi la forme sera manifestée. La seconde enveloppe (*mano-maya*), dans laquelle le sens interne (*manas*) est joint avec la précédente, implique la conscience mentale, individualisation (en mode réfléchi) de l'intellect supérieur. La troisième enveloppe (*prâna-maya*) comprend les facultés qui procèdent du souffle vital (*prâna*), c'est-à-dire les cinq *vâyus* (modalités de *prâna*), ainsi que les facultés d'action et de sensation (ces dernières existant déjà en puissance dans la première enveloppe, alors que, par contre, il ne pouvait être question d'action d'aucune sorte). L'ensemble de ces trois enveloppes (*koshas*) constitue la forme subtile (*sûkshma-sharîra* ou *linga-sharîra*), par opposition à la forme grossière ou corporelle (*sthûla-sharîra*).

Les cinq fonctions ou actions vitales sont nommées *vâyus*, bien qu'elles ne soient pas à proprement parler l'air ou le vent (1), mais, comme nous venons de le dire, des modalités du souffle vital (*prâna*), considéré principalement dans ses rapports avec la respiration. Ce sont : 1° la respiration, considérée comme ascendante à son début, et attirant les éléments non encore individualisés de l'ambiance cosmique, pour les faire participer à la conscience individuelle, par assimilation ; 2° l'inspiration, considérée ensuite comme descendante, et par laquelle ces éléments pénètrent dans l'individualité ; 3° une phase intermédiaire entre les deux précédentes, consistant, d'une part, dans l'ensemble des actions et réactions réciproques qui se produisent au contact entre l'individu et les éléments ambiants, et, d'autre part, dans les divers mouvements vitaux qui en résultent, et dont la correspondance dans l'organisme corporel est la circulation sanguine ; 4° l'expiration, qui projette le souffle, en le transformant, au-delà des limites de l'individualité restreinte, dans le domaine des possibilités de l'individualité étendue ; 5° la digestion, ou l'assimilation substantielle intime, par laquelle les éléments absorbés deviennent partie intégrante de l'individualité. On voit que tout ceci ne doit pas être compris seulement des fonctions physiologiques analogiquement correspondantes, mais bien de l'assimilation vitale dans son sens le plus étendu.

La forme corporelle (*sthûla-sharîra*) est la dernière enveloppe (*kosha*) ; c'est l'enveloppe alimentaire (*anna-maya*), composée des cinq éléments physiques ou corporels. Elle s'assimilie les éléments combinés reçus dans la nourriture (*anna*) (2), sécrétant les parties les plus fines (qui demeurent dans la circulation organique) et rejetant les plus grossières (à l'exception de celles qui sont déposées dans les os) : les substances terreuses deviennent la chair ; les substances aqueuses, le sang ; et les substances ignées, la graisse, la moelle et le système nerveux (matière phosphorée).

Tout être organisé, résidant dans une telle forme corporelle, possède (à un degré plus ou moins complet de développement) les onze facultés dont nous

---

(1) C'est là, en effet, le sens propre du mot *vâyu*, qui désigne habituellement l'élément air, ainsi que nous le verrons ailleurs.

(2) Le mot *anna*, nourriture ou aliment, dérive de la racine verbale *ad*, manger (latin *edere*).

avons parlé précédemment, et, ainsi que nous l'avons vu également, ces facultés sont manifestées dans le corps par le moyen de onze organes correspondants (*avyaya*, désignation qui s'applique d'ailleurs dans l'état subtil aussi bien que dans l'état grossier). On distingue, selon Shankarâchârya, trois classes d'êtres organisés, suivant leur mode de reproduction : 1° les vivipares (*jîvaja*), comme l'homme et les mammifères ; 2° les ovipares (*andaja*), comme les oiseaux et les insectes ; 3° les germinipares (*udbhijja*), qui comprennent les animaux inférieurs et les végétaux, les premiers, mobiles, naissant principalement dans l'eau, tandis que les seconds, qui sont fixés, naissent habituellement de la terre ; cependant, d'après divers passages du *Véda*, la nourriture (*anna*), c'est-à-dire le végétal, procède aussi de l'eau, car la pluie fertilise la terre.

Ici, il faut insister quelque peu sur un point essentiel : tous les principes dont nous avons parlé, qui sont décrits comme distincts, et qui le sont en effet au point de vue individuel, ne sont cependant en réalité qu'autant de modalités (manifestées) de l'Esprit Universel (*Âtmâ*). C'est pourquoi on doit les considérer, dans l'Universel, comme étant *Brahma* Lui-même, qui est sans dualité (1), et hors duquel il n'est rien, ni manifesté ni non-manifesté (2). « Aucune distinction n'invalide l'unité et l'identité de *Brahma* comme cause et effet ; la mer est la même que ses eaux et n'en est pas différente, bien que les vagues, l'écume, les jaillissements, les gouttes et autres modifications (accidentelles) que subissent ces eaux, diffèrent l'une de l'autre (lorsqu'on les considère en particulier). Un effet n'est pas autre (en essence) que sa cause ; *Brahma* est unique et sans second ; Soi-même, Il n'est pas séparé de Ses modifications (formelles et informelles) ; Il est *Âtmâ*, et *Âtmâ* est Lui. La même terre offre des diamants, des rocs de cristal, de l'orpiment rouge, etc. ; le même sol produit une diversité de plantes ; la même nourriture est convertie en excroissances variées, telles que les cheveux, les ongles, etc. Comme le lait se change en caillé et l'eau en glace (sans changer de nature), ainsi *Brahma* Se modifie diversement (dans la manifestation universelle), sans l'aide d'instruments ou de moyens extérieurs de quelque espèce que ce soit (et sans que Son unité et Son identité en soient affectées) (3). Ainsi l'araignée forme sa toile de sa propre substance, les êtres subtils prennent des formes diverses, et le lotus croît de marais en marais

---

(1) « Allah — qu'Il soit exalté — est exempt de tout semblable ainsi que de tout rival, contraste ou opposant. » (*L'Identité Suprême dans l'Ésotérisme musulman*, 2° année, n° 7, p. 201.)

(2) La parfaite concordance à cet égard, des doctrines islamite (ésotérique) et védântine, est trop évidente pour qu'il soit nécessaire d'y insister davantage.

(3) L'unité, considérée en tant qu'elle contient tous les aspects de la Divinité, « est de l'Absolu la surface réverbérante à innombrables facettes qui magnifie toute créature qui s'y mire directement » (voir *Pages dédiées au Soleil*, 2° année, n° 2, p. 61).

sans organes de locomotion. Que *Brahma* soit indivisible et sans parties (comme Il l'est), n'est pas une objection (à cette conception de la multiplicité universelle dans Son unité) ; ce n'est pas Sa totalité qui est modifiée dans les apparences du Monde (ni quelqu'une de Ses parties, puisqu'Il n'en a point, mais Lui-même envisagé sous l'aspect spécial de la différenciation). Divers changements (de conditions et de modes d'existence) sont offerts à la même âme (individuelle) rêvant (et percevant les objets internes, qui sont ceux du domaine de la manifestation subtile) (1) ; diverses formes illusoires (correspondant à différentes modalités formelles, autres que la modalité corporelle) sont revêtues par le même être subtil (2). *Brahma* est tout-puissant (puisqu'Il contient tout en puissance) (3), propre à tout acte (quoique non-agissant), sans organe ou instrument d'action ; tout attribut d'une cause première existe (en principe) en *Brahma*, qui (en Soi-même) est (cependant) dénué de toute qualité (distincte) (4). » « Ce qui fut, ce qui est et ce qui sera, tout est véritablement *Aumkâra* (l'Univers identifié à *Brahma*) ; et toute autre chose, qui n'est pas soumise au triple temps (c'est-à-dire à la condition temporelle envisagée sous ses trois modalités de passé, de présent et de futur), est aussi véritablement *Aumkâra*. Assurément, cet *Âtmâ* est *Brahma*, et cet *Âtmâ* a quatre conditions (*pâdas*) (5) ; en vérité, tout ceci est *Brahma* (6). »

« Tout ceci » doit s'entendre, comme le montre la suite du texte que nous venons de citer, des différents états de l'être individuel envisagé dans son intégralité, aussi bien que des états non individuels de l'être total. Nous allons avoir à considérer ces divers états de l'individu dans la suite de notre étude ; mais, auparavant, nous devons encore envisager la formation de l'individualité humaine à un point de vue un peu différent de celui que nous avons exposé jusqu'ici.

(*A suivre.*)

T PALINGÉNIUS.

---

(1) Voir plus loin l'explication concernant l'état de rêve.

(2) *Mâyâvi-rûpa*, forme illusoire, considérée comme purement accidentelle et n'appartenant pas en propre à l'être qui s'en revêt ; celui-ci doit donc être regardé comme non-affecté par cette modification apparente.

(3) C'est là, en effet, la véritable signification de la toute-puissance divine.

(4) *Brahma-Sûtras*, 2e Lecture, 1er chapitre.

(5) Ceci pourra être mieux compris par la suite de notre exposé.

(6) *Mândukya Upanishad*, shrutis 1 et 2.

LES NÉO-SPIRITUALISTES

(Suite)

Revenons à la question de la réincarnation : ce n'est pas ici le lieu d'en démontrer l'impossibilité métaphysique, c'est-à-dire l'absurdité ; nous avons déjà donné tous les éléments de cette démonstration (1), et nous la complèterons en d'autres études. Pour le moment, nous devons nous borner à voir ce qu'en disent ses partisans eux-mêmes, afin de découvrir la base que cette croyance peut avoir dans leur entendement. Les spirites veulent surtout démontrer la réincarnation « expérimentalement » (?), par des faits, et certains occultistes les suivent dans ces recherches, qui, naturellement, n'ont encore abouti à rien de probant, non plus qu'en ce qui concerne la « démonstration scientifique de l'immortalité ». D'un autre côté, la plupart des théosophistes ne voient, paraît-il, dans la théorie réincarnationniste qu'une sorte de dogme, d'article de foi, qu'on doit admettre pour des motifs d'ordre sentimental, mais dont il serait impossible de donner aucune preuve rationnelle ou sensible.

Nous prions nos lecteurs de nous excuser si, dans la suite, nous ne pouvons donner toutes les références d'une façon précise, car il est des gens que peut-être la vérité offenserait. Mais, pour faire comprendre le raisonnement par lequel quelques occultistes essayent de prouver la réincarnation, il est nécessaire que nous prévenions tout d'abord que ceux auxquels nous faisons allusion sont partisans du système géocentrique : ils regardent la Terre comme le centre de l'Univers, soit matériellement, au point de vue de l'astronomie physique même, comme Auguste Strindberg et divers autres (2), soit au moins, s'ils ne vont pas jusque-là, par un certain privilège en ce qui concerne la nature de ses habitants. Pour eux, en effet, la Terre est le seul monde où il y ait des êtres humains, parce que les conditions de la vie dans les autres planètes ou dans les autres systèmes sont trop différentes de celles de la Terre pour qu'un homme puisse s'y adapter ; il résulte de là que, par « homme », ils entendent exclusivement un individu corporel, doué des cinq

(1) Voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, nos 2 à 6.

(2) Il en est qui vont jusqu'à nier l'existence réelle des astres et à les regarder comme de simples reflets, des images virtuelles ou des exhalaisons émanées de la Terre, suivant l'opinion attribuée, sans doute faussement, à quelques philosophes anciens, tels qu'Anaximandre et Anaximène (voir traduction des *Philosophumena*, pp. 12 et 13) ; nous reparlerons un peu plus tard des conceptions astronomiques spéciales à certains occultistes.

sens physiques, des facultés correspondantes (sans oublier le langage parlé... et même écrit), et de tous les organes nécessaires aux diverses fonctions de la vie humaine terrestre. Ils ne conçoivent pas que l'homme existe sous d'autres formes de vie que celle-là (1), ni, à plus forte raison, qu'il puisse exister en mode immatériel, informel, extra-temporel, extra-spatial, et, surtout, en dehors et au-delà de la vie (2). Par suite, les hommes ne peuvent se réincarner que sur la Terre, puisqu'ils n'y a aucune autre lieu dans l'Univers où il leur soit possible de vivre ; remarquons d'ailleurs que ceci est contraire à plusieurs autres conceptions, suivant lesquelles l'homme « s'incarnerait » dans diverses planètes, comme l'admit Louis Figuier (3), ou en divers mondes, soit simultanément, comme l'imagina Blanqui (4), soit successivement, comme tendrait à l'impliquer la théorie du « retour éternel » de Nietzsche (5) ; certains ont même été jusqu'à prétendre que l'individu humain pouvait avoir plusieurs « corps matériels » (*sic*) (6) vivant en même temps dans différentes planètes du monde physique (7).

Nous devons encore ajouter que les occultistes dont nous avons parlé joignent à la doctrine géocentrique son accompagnement habituel, la croyance à l'interprétation littérale et vulgaire des Écritures ; ils ne perdent aucune occasion de se moquer publiquement des triples et septuples sens des ésotéristes et des kabbalistes (8). Donc, suivant leur théorie, conforme à la traduction exotérique de la Bible, à l'origine, l'homme, « sortant des mains du

---

(1) D'ailleurs, nous pouvons noter en passant que tous les écrivains, astronomes ou autres, qui ont émis des hypothèses sur les habitants des autres planètes, les ont toujours, et peut-être inconsciemment, conçus à l'image, plus ou moins modifiée, des êtres humains terrestres (voir notamment C. Flammarion, *La Pluralité des Mondes habités,* et *Les Mondes imaginaires et les Mondes réels*).

(2) L'existence des êtres individuels dans le monde physique est en effet soumise à un ensemble de cinq conditions : espace, temps, matière, forme et vie, que l'on peut faire correspondre aux cinq sens corporels, ainsi d'ailleurs qu'aux cinq éléments ; cette question, très importante, sera traitée par nous, avec tous les développements qu'elle comporte, au cours d'autres études.

(3) *Le Lendemain de la Mort ou la Vie future selon la Science* : voir *A propos du Grand Architecte de l'Univers,* 2e année, n° 7, p. 193, note 3.

(4) *L'Éternité par les Astres.*

(5) Voir *Le Symbolisme de la Croix,* 2e année, n° 3, p. 94, note 1.

(6) Voici encore une occasion de se demander si « ce n'est pas un pléonasme ».

(7) Nous avons même entendu émettre l'affirmation suivante : « S'il vous arrive de rêver que vous avez été tué, c'est, dans bien des cas, que, à cet instant même, vous l'avez été effectivement dans une autre planète » !

(8) Cela ne les empêche pas de vouloir quelquefois faire de la Kabbale à leur façon : c'est ainsi que nous en avons vu qui comptaient jusqu'à 72 Séphiroth ; et ce sont ceux-là qui osent accuser les autres de « faire de la fantaisie » !

Créateur » (nous pensons qu'on ne pourra pas nier que ce soit là de l'anthropomorphisme), fut placé sur la Terre pour « cultiver son jardin », c'est-à-dire, selon eux, pour « évoluer la matière physique », supposée plus subtile alors qu'aujourd'hui. Par « l'homme », il faut entendre ici la collectivité humaine tout entière, la totalité du genre humain, de telle sorte que « tous les hommes », sans aucune exception, et en nombre inconnu, mais assurément fort grand, furent d'abord incarnés en même temps sur la Terre (1). Dans ces conditions, il ne pouvait évidemment se produire aucune naissance, puisqu'il n'y avait aucun homme non incarné, et il en fut ainsi tant que l'homme ne mourut pas, c'est-à-dire jusqu'à la « chute », entendue dans son sens exotérique, comme un fait historique (2), mais que l'on considère cependant comme « pouvant représenter toute une suite d'événements qui ont dû se dérouler au cours d'une période de plusieurs siècles ». On consent donc tout de même à élargir un peu la chronologie biblique ordinaire, qui se trouve à l'aise pour situer toute l'histoire, non seulement de la Terre, mais du Monde, depuis la création jusqu'à nos jours, dans une durée totale d'un peu moins de six mille ans (quelques-uns vont pourtant jusqu'à près de dix mille) (3). A partir de la « chute », la matière physique devint plus grossière, ses propriétés furent modifiées, elle fut soumise à la corruption, et les hommes, emprisonnés dans cette matière, commencèrent à mourir, à « se désincarner » ; ensuite, ils commencèrent également à naître, car ces hommes « désincarnés », restés « dans l'espace » (?), dans l' « atmosphère invisible » de la Terre, tendaient à « se réincarner », à reprendre la vie physique terrestre dans de nouveaux corps humains. Ainsi, ce sont toujours les mêmes êtres humains (au sens de l'individualité corporelle restreinte, il ne faut pas l'oublier) qui doivent renaître périodiquement du commencement à la fin de l'humanité terrestre (4).

---

(1) Ce n'est pas l'avis de quelques autres écoles d'occultisme, qui parlent des « différences d'âge des esprits humains » par rapport à l'existence terrestre, et même des moyens de les déterminer ; il y en a aussi qui cherchent à fixer le nombre des incarnations successives.

(2) Sur l'interprétation ésotérique et métaphysique de la « chute originelle » de l'homme, voir *Le Démiurge*, 1re année, n° 2, p. 25.

(3) Nous ne contredirions cependant pas l'opinion qui assignerait au Monde une durée de dix mille ans, si l'on voulait prendre ce nombre « dix mille », non plus dans son sens littéral, mais comme désignant l'indéfinité numérale (voir *Remarques sur la Notation mathématique*, 1re année, n° 6, p. 115).

(4) En admettant que l'humanité terrestre ait une fin, car il est aussi des écoles selon lesquelles le but qu'elle doit atteindre est de rentrer en possession de l' « immortalité physique » ou « corporelle », et chaque individu humain se réincarnera sur la Terre jusqu'à ce qu'il soit finalement parvenu à ce résultat. — D'autre part, d'après les théosophistes, la série des incarnations d'un même individu en ce monde est limitée à la durée d'une seule « race » humaine terrestre, après quoi tous les hommes constituant cette

Comme on le voit, ce raisonnement est fort simple et parfaitement logique, mais à la condition d'en admettre d'abord le point de départ, à savoir l'impossibilité pour l'être humain d'exister dans des modalités autres que la forme corporelle terrestre, ce qui, nous le répétons, n'est en aucune façon conciliable avec les notions même élémentaires de la Métaphysique ; et il paraît que c'est là l'argument le plus solide que l'on puisse fournir à l'appui de l'hypothèse de la réincarnation !

Nous ne pouvons pas, en effet, prendre un seul instant au sérieux les arguments d'ordre moral et sentimental, basés sur la constatation d'une prétendue injustice dans l'inégalité des conditions humaines. Cette constatation provient uniquement de ce qu'on envisage toujours des faits particuliers, en les isolant de l'ensemble dont ils font partie, alors que, si on les replace dans cet ensemble, il ne saurait y avoir évidemment aucune injustice, ou, pour employer un terme à la fois plus exact et plus étendu, aucun déséquilibre (1), puisque ces faits sont, comme tout le reste, des éléments de l'harmonie totale. Nous nous sommes d'ailleurs suffisamment expliqué sur cette question, et nous avons montré que le mal n'a aucune réalité, que ce qu'on appelle ainsi n'est qu'une relativité considérée analytiquement, et que, au-delà de ce point de vue spécial de la mentalité humaine, l'imperfection est nécessairement illusoire, car elle ne peut exister que comme élément du Parfait, lequel ne saurait évidemment contenir rien d'imparfait (2).

Il est facile de comprendre que la diversité des conditions humaines ne provient pas d'autre chose que des différences de nature qui existent entre les individus eux-mêmes, qu'elle est inhérente à la nature individuelle des êtres

---

« race » passent dans la « sphère » suivante de la « ronde » à laquelle ils appartiennent ; les mêmes théosophistes affirment que, en règle générale (mais avec des exceptions), deux incarnations consécutives sont séparées par un intervalle fixe de temps, dont la durée serait de quinze cents ans, alors que, selon les spirites, on pourrait parfois « se réincarner » presque immédiatement après sa mort, si ce n'est même de son vivant (!), dans certains cas que l'on déclare, heureusement, être tout à fait exceptionnels. — Une autre question qui donne lieu à de nombreuses et interminables controverses est celle de savoir si un même individu doit toujours et nécessairement « se réincarner » dans le même sexe, ou si l'hypothèse contraire est possible ; nous aurons peut-être quelque occasion de revenir sur ce point.

(1) Voir *L'Archéomètre*, 2e année, n° 1, p. 15, note 3. — Dans le domaine social, ce qu'on appelle la justice ne peut consister, suivant une formule extrême-orientale, qu'à compenser des injustices par d'autres injustices (conception qui ne souffre pas l'introduction d'idées mystico-morales telles que celles de mérite et de démérite, de récompense et de punition, etc., non plus que de la notion occidentale du progrès moral et social) ; la somme de toutes ces injustices, qui s'harmonisent en s'équilibrant, est, dans son ensemble, la plus grande justice au point de vue humain individuel.

(2) Voir *Le Démiurge*, 1re année, nos 1 à 4.

humains terrestres, et qu'elle n'est pas plus injuste ni moins nécessaire (étant du même ordre, quoique à un autre degré) que la variété des espèces animales et végétales, contre laquelle personne n'a encore jamais songé à protester au nom de la justice, ce qui serait d'ailleurs parfaitement ridicule (1). Les conditions spéciales de chaque individu concourent à la perfection de l'être total dont cet individu est une modalité ou un état particulier, et, dans la totalité de l'être, tout est relié et équilibré par l'enchaînement harmonique des causes et des effets (2) ; mais, lorsqu'on parle de causalité, quiconque possède la moindre notion métaphysique ne peut entendre par là rien qui ressemble de près ou de loin à la conception mystico-religieuse des récompenses et des punitions (3), qui, après avoir été appliquée à une « vie future » extra-terrestre, l'a été par les néo-spiritualistes à de prétendues « vies successives » sur la Terre, ou tout au moins dans le monde physique (4).

Les spirites surtout ont particulièrement abusé de cette conception tout anthropomorphiste, et en on tiré des conséquences qui vont souvent jusqu'à la plus extrême absurdité. Tel est l'exemple bien connu de la victime qui poursuit jusque dans une autre existence sa vengeance contre son meurtrier : l'assassiné deviendra alors assassin à son tour, et le meurtrier, devenu victime, devra se venger encore dans une nouvelle existence.... et ainsi de suite indéfiniment. Un autre exemple du même genre est celui du cocher qui écrase un piéton ; par punition, le cocher, devenu piéton dans sa vie suivante, sera écrasé par le piéton devenu cocher ; mais, logiquement, celui-ci

(1) Sur cette question de la diversité des conditions humaines, considérée comme le fondement de l'institution des castes, voir *L'Archéomètre*, 2e année, n° 1, pp. 8 et suivantes.

(2) Ceci suppose la coexistence de tous les éléments envisagés en dehors du temps, aussi bien qu'en dehors de n'importe quelle autre condition contingente de l'une quelconque des modalités spécialisées de l'existence ; remarquons une fois de plus que cette coexistence ne laisse évidemment aucune place à l'idée de progrès.

(3) A cette conception des sanctions religieuses se rattache la théorie tout occidentale du sacrifice et de l'expiation, dont nous aurons ailleurs à démontrer l'inanité.

(4) Ce que les théosophistes appellent très improprement *Karma* n'est pas autre chose que la loi de causalité, d'ailleurs fort mal comprise, et encore plus mal appliquée ; nous disons qu'ils la comprennent mal, c'est-à-dire incomplètement, car ils la restreignent au domaine individuel, au lieu de l'étendre à l'ensemble indéfini des états d'être. En réalité, le mot sanscrit *Karma*, dérivant de la racine verbale *kri*, faire (identique au latin *creare*), signifie simplement « action », et rien de plus ; les Occidentaux qui ont voulu l'employer l'ont donc détourné de son acception véritable, qu'ils ignoraient, et ils ont fait de même pour un grand nombre d'autres termes orientaux.

devra ensuite subir la même punition, de sorte que ces deux malheureux individus seront obligés de s'écraser ainsi alternativement l'un l'autre jusqu'à la fin des siècles, car il n'y a évidemment aucune raison pour que cela s'arrête.

Nous devons du reste, pour être impartial, ajouter que, sur ce point, certains occultistes ne le cèdent en rien aux spirites, car nous avons entendu l'un d'eux raconter l'histoire suivante, comme exemple des conséquences effrayantes que peuvent entraîner des actes considérés généralement comme assez indifférents (1) : un écolier s'amuse à briser une plume, puis la jette ; les molécules du métal garderont, à travers toutes les transformations qu'elles auront à subir, le souvenir de la méchanceté dont cet enfant a fait preuve à leur égard ; finalement, après quelques siècles, ces molécules passeront dans les organes d'une machine quelconque, et, un jour, un accident se produira, et un ouvrier mourra broyé par cette machine ; or il se trouvera justement que cet ouvrier sera l'écolier dont il a été question, qui se sera réincarné pour subir le châtiment de son acte antérieur (2). Il serait assurément difficile d'imaginer quelque chose de plus extravagant que de semblables contes fantastiques, qui suffisent pour donner une juste idée de la mentalité de ceux qui les inventent, et surtout de ceux qui y croient.

(*A suivre.*) T PALINGÉNIUS.

(1) Il va sans dire que les conséquences purement individuelles (et imaginaires) dont il est ici question n'ont aucun rapport avec la théorie métaphysique, dont nous parlerons ailleurs, d'après laquelle le geste le plus élémentaire peut avoir dans l'Universel des conséquences illimitées, en se répercutant et s'amplifiant à travers la série indéfinie des états d'être, suivant la double échelle horizontale et verticale (voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, nos 2 à 6).

(2) Il y a des occultistes qui vont jusqu'à prétendre que les infirmités congénitales sont le résultat d'accidents arrivés dans des « existences antérieures ».

COMMENTAIRES SUR LE TABLEAU NATUREL DE LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

(*Suite*)

VII

(*Suite*)

Dans son état actuel, est-il dit plus loin, l'homme ne connaît pas même son propre *nom*. Ceci peut paraître obscur à quelques-uns. Le *nom* auquel

il est fait allusion ici n'est pas le nom arbitraire qui nous est donné pendant notre séjour ici-bas; pour le connaître, ce nom, il faudrait nous mettre en rapport avec les états supérieurs de notre être, ce que peu d'humains sont capables de faire, et nous aurions alors conscience de notre nom réel, qui est la signature véritable de notre être ; spirituellement parlant, ce ne serait même plus un nom, mais un nombre.

Voici maintenant quel était le but de l'homme originel : « L'homme, choisi par la Sagesse suprême pour être le signe de sa justice et de sa puissance, devait resserrer le mal dans ses limites, et travailler sans relâche à rendre la paix à l'Univers. Et sa sublime destination annonce assez quelles doivent être ses *vertus*, puisque lui seul devait posséder toutes les forces partagées entre tous les êtres rebelles. »

Ceci se trouve beaucoup plus développé dans le livre *des Erreurs et de la Vérité* (chap. I), et nous reproduirons le passage qui s'y rapporte, nous réservant d'y apporter plus tard quelques éclaircissements : « Il n'y a point d'origine qui surpasse celle de l'homme, car il est plus ancien qu'aucun être de la nature; il existait avant la naissance du moindre des germes, et cependant il n'est venu au monde qu'après eux. Mais ce qui l'élevait bien au-dessus de tous ces êtres, c'est qu'ils étaient soumis à naître d'un père et d'une mère, au lieu que l'homme n'avait point de mère. D'ailleurs, leur fonction était tout à fait inférieure à la sienne : celle de l'homme était de toujours combattre pour faire cesser le désordre et ramener tout à l'Unité ; celle de ces êtres était d'obéir à l'homme. Mais, comme les combats que l'homme avait à faire pouvaient être très dangereux pour lui, il était revêtu d'une armure impénétrable, dont il variait l'usage à son gré, et dont il devait même former des copies égales et absolument conformes à leur modèle.

« En outre, il était muni d'une lance composée de quatre métaux si bien amalgamés que, depuis l'existence du monde, on n'a jamais pu les séparer. Cette lance avait la propriété de brûler comme le feu même ; de plus, elle était si aiguë que rien pour elle n'était impénétrable, et si active qu'elle frappait toujours en deux endroits à la fois. Tous ces avantages, joints à une infinité d'autres dons que l'homme avait reçus en même temps, le rendaient vraiment fort et redoutable.

« Le Pays où cet homme devait combattre était couvert d'une forêt formée de sept arbres, qui avaient chacun seize racines et quatre cent quatre-vingt-dix branches. Leurs fruits, se renouvelant sans cesse, fournissaient à l'homme la plus excellente nourriture, et ces arbres eux-mêmes lui servaient de retranchement et rendaient son Poste comme inaccessible.

« C'est dans ce lieu de délices, le séjour du bonheur de l'homme et le trône de sa gloire, qu'il aurait été à jamais heureux et invincible ; parce qu'ayant reçu ordre d'en occuper le *centre*, il pouvait de là observer sans peine tout ce qui se passait autour de lui, et avait ainsi l'avantage d'apercevoir toutes les ruses et toutes les marches de ses adversaires sans en être aperçu ; aussi, pendant tout le temps qu'il garda ce Poste, il conserva sa

supériorité naturelle, il jouit d'une paix et goûta une félicité qui ne peuvent s'exprimer aux hommes d'à présent; mais, dès qu'il s'en fut éloigné, il cessa d'en être le maître, et un autre *Agent* fut envoyé pour prendre sa place; alors, l'homme, après avoir été honteusement dépouillé de ses droits, fut précipité dans la région des pères et des mères, où il reste depuis ce temps dans la peine et l'affliction de se voir mêlé et confondu avec tous les autres êtres de la nature. »

La chute de l'homme se répercuta sur l'Univers entier, et ses conséquences portèrent sur tous les êtres sensibles qui le constituent; ces êtres étant subordonnés et par conséquent innocents de la faute de l'homme, il semblerait injuste, suivant cette théorie, qu'ils souffrissent d'une faute qui ne leur est pas imputable. Cela n'est pas, cependant, car tous les êtres sensibles peuvent être considérés comme les membres de l'Homme Universel, et il n'est pas injuste que les membres d'un homme quelconque souffrent d'un déséquilibre causé par un acte volontaire de cet homme, bien que, considérés séparément, ils ne soient pour rien dans la détermination qui aura motivé cet acte. D'ailleurs, l'emploi des êtres sensibles dans le Grand Œuvre de la Sagesse divine, dit Saint-Martin, tient à des lois et à des connaissances supérieures qui échappent à la portée du plus grand nombre. « Les vertus supérieures, ajoute-t-il, qui n'ont point participé au crime de l'homme, participent cependant aux suites laborieuses que ce crime entraîne après lui; et, si l'homme a pu porter les influences pénibles de ses désordres jusque sur des Agents libres, sur les Ministres de la Sagesse divine, il n'est pas étonnant qu'il puisse les étendre aussi sur de simples objets passifs, sur des objets de dépendance et de servitude. »

Nous ne saurions mieux terminer l'étude déjà longue, pourtant si incomplète, de ce chapitre, qu'en citant les paroles mêmes du Phil... Inc... : « Quel crime peut donc égaler celui de l'homme, s'il n'est rien dans la Nature matérielle et immatérielle qui ne s'en ressente, et si toute la chaîne des Êtres en est ébranlée ? »

(*A suivre.*) MARNÈS, S∴ I∴

DISSERTATION SUR LE RYTHME ET LA PROSODIE
DES ANCIENS ET DES MODERNES

par

FABRE D'OLIVET

(*Suite*)

Il suffit de la plus légère connaissance de la langue grecque pour savoir que ses caractères, chargés de plusieurs esprits et de plusieurs accents,

ont porté jusqu'à nous, comme dans autant de petites notes vocales, la prosodie du peuple qui la parlait. Examinons donc cette prosodie, et voyons si la forme matérielle que nous en possédons notée se rapporte, dans la poésie, à la même forme du rythme que nous donne la contexture connue des vers. Si, comme on l'a cru jusqu'ici, la prosodie et le rythme ne différaient pas entre eux, ces formes ne devraient pas se contrarier entre elles, et les mêmes syllabes longues d'une part ne pourraient pas être brèves de l'autre. C'est pourtant ce qui arrive, et je ne suis pas le premier à l'avoir remarqué. Il y a bientôt trois cents ans qu'un commentateur d'Aristophane se plaignait de cette confusion (1), et, au siècle dernier, un savant français réfugié à Londres, écrivant sur la prosodie de notre langue pour l'enseigner aux Anglais, toucha par occasion ce qui concernait celle des Grecs, et fit voir que les accents prosodiques troublent et dérangent tout à fait la plus belle poésie grecque de quelque espèce qu'elle soit : « Prenez, dit-il, un Homère, et lisez-en trois ou quatre vers conformément à ces tristes accents; si vous avez tant soit peu d'oreille, vous n'y pourrez pas tenir » (2) ; cela est certain. Le premier vers de l'Iliade, sans aller plus loin, nous fournit de ces contradictions un exemple qu'il est inutile de multiplier. Je vais les signaler en note (3) et cependant je saisirai cette occasion pour faire observer à l'Académie que le premier vers de l'Énéide offre exactement, dans son premier hémistiche, le même défaut de concordance prosodique que celui de l'Iliade. Si l'on considère ces premiers mots :

Ārmă vīrūmquĕ cănō..............

on voit que le rythme allonge la syllabe *rum*, contre toutes les règles de la

(1) Charles Girard de Bourges : *Aristophanis Poetæ comici Plutus jam nunc et latinus factus et commentariis insuper sanè quam utiliss. recens illustratus*, in-4. Parisiis, apud Veckel, 1549.

(2) Dissert. sur la pros. fr., mise en tête du Dict. angl. et fr. de Boyer, in-4. Londres, 1748. La Bibliothèque raisonnée attribue cette dissertation à un pasteur réformé nommé Durand.

(3) Voici ce vers, selon la prosodie et le rythme :

Pros. : Μῆνιν ἄειδε θεὰ Πηληϊάδεω 'Αχιλῆος.

Rythm. : Μηνιν ἄειδε θεα Πηληιαδεω Αχιληος.

Le rythme et la prosodie frappent trois fois à faux dans ce vers : premièrement, dans le mot ἄειδε, la prosodie indique ἄ comme la voyelle qui doit porter l'aspiration et l'appui, et le rythme indique la diphtongue ει, où la prosodie est nulle, comme devant porter la longue ; secondement, dans le mot Πηληϊάδεω, la voyelle ά, la seule qui y soit accentuée, est marquée brève pour le rythme ; et troisièmement, dans le mot 'Αχιλῆος, la prosodie frappe la première syllabe, 'Α, d'un esprit et ne place rien sur la dernière, tandis que le rythme fait cette première syllabe brève, ᾰ, et allonge la dernière, ος, quoiqu'elle ne porte aucun signe prosodique.

prosodie qui déclarent cette syllabe sourde et sujette à l'élision. Jamais, quelque chose que puissent alléguer ceux qui prétendent que le rythme et la prosodie ne différaient pas, jamais, dis-je, un esprit impartial ne concevra comment une syllabe longue, telle qu'on la prononce selon le rythme, pourrait s'élider si elle n'était pas muette selon la prosodie. Cette sorte d'élision se rencontre à chaque pas dans la poésie latine. Chacun connaît ce beau vers de Virgile :

Mōnstrūm hōrrēndūm, īnfōrmĕ, īngĕns, cuī lūmĕn ădēmptūm.

Ce vers aurait un pied et demi de trop, c'est-à-dire deux longues et une brève, si on ne l'élidait pas de cette manière :

Mōnstr' hōrrēnd' īnfōrm' īngĕns cuī lūmĕn ădēmptūm.

Mais, pour peu qu'on réfléchisse sur ce point, on sentira, avec l'abbé Dangeau, cité et approuvé par l'abbé d'Olivet (1), que les syllabes *am* et *um* étaient nasales et muettes dans la prosodie latine, quoique le rythme les déterminât longues, comme l'énonce d'ailleurs assez formellement Quintilien, en insinuant que la lettre *m* ne se prononçait presque pas à la fin des mots, et s'effaçait devant une voyelle (2).

Ainsi donc, quoique nous ne possédions pas la prosodie des Latins notée de la même manière que celle des Grecs, et que nous ne puissions tirer de sa comparaison avec le rythme une preuve aussi manifeste de sa dissemblance, il n'en résulte pas moins, de plusieurs textes irrécusables des Anciens, que cette dissemblance était aussi prononcée dans une langue que dans l'autre. Tous les savants modernes qui ont écrit sur cette matière : Mélanchton, Érasme, Théodore de Bèze, Gérard Vossius, en sont tombés d'accord ; ils ont tous vu que l'accent prosodique différait essentiellement du mouvement rythmique. Plusieurs écrivains anglais disputant avec assez de chaleur, il y a quelques années, sur la manière de lire le grec et le latin, ont mis au jour leurs autorités diverses et s'en sont appuyés. Les uns, avec Metkerchus, voulaient que l'on suivît le rythme (3). Les autres, sur les pas de Bentley, voulaient que l'on s'en tînt à la prosodie (4). Nos voisins des Iles Occidentales ne faisaient pas réflexion, en poussant cette discussion jusqu'à l'ai-

---

(1) *Prosod. fr.*, art. III, § 5.

(2) « .... Atqui eadem illa littera (*m*), quoties ultima est, et vocalem verbi sequentis ita contingit, ut in eam transire possit, etiam si scribitur, parum exprimitur : ut *multum ille...*, *quantum erat....*, adeo ut penè cujusdam novæ litteræ sonum reddat. Neque enim eximitur sed obscuratur, et tantum aliqua inter duas vocales, velut nota est, ne ipsa coeant. »

(3) Voyez principalement une dissertation anglaise, intitulée *Métronariston*, imprimée à Londres en 1797, sans nom d'auteur. Cette dissertation, écrite avec beaucoup de connaissance du rythme ancien, manque un peu de méthode et de clarté, comme la plupart des productions savantes anglaises et allemandes ; mais elle abonde en raisons.

(4) Dans un ouvrage intitulé : *De metris terentianis.*

greur de la dispute, que nous ne connaissons pas davantage le ton musical du rythme que le son vocal de la prosodie ancienne, et qu'il nous est aussi impossible de dire quel était le véritable ton du *Carmen* que le son approprié à l'accent (1). Ils avaient oublié ce qu'avaient soutenu les plus habiles latinistes et les plus forts critiques du XVIIe siècle : que Cicéron, nous entendant parler sa langue, ne nous comprendrait pas d'avantage que si nous lui adressions la parole en arabe ; et que les plus intelligents des savants modernes, écoutant parler Cicéron, seraient dans le même embarras (2). Chaque peuple de l'Europe porte son accent particulier dans celle des langues mortes qu'il lit, et ranime, pour ainsi dire, l'esprit éteint de la prosodie grecque ou latine par l'esprit vivant, mais étranger, de la sienne.

(*A suivre.*)

---

(1) Les Latins entendaient, par *Carmen*, l'harmonie du vers résultante du rythme ; c'était ce *Carmen* qui en faisait le charme ; toute l'habileté du lecteur consistait à le faire bien sentir. Juvénal loue beaucoup Stace de son talent à cet égard ; il nous apprend que, lorsqu'on savait qu'il devait lire ses vers quelque part, toute la ville y courait.

Curritur ad vocem jucundam et carmen amicæ
Thebaïdos ; lætam fecit cum statuis urbem,
Promisitque diem ; tanta dulcedine captos
Affiçit ille animos, tantaque libidine vulgi
Auditur........ (*Sat.* VII, v. 82.)

(2) Non seulement l'accent prosodique nous est entièrement inconnu, et nous ne concevons plus comment les Latins pouvaient faire une voyelle courte dans une syllabe longue, comme, par exemple, l'*i* dans *inclytus* ; comment ils pouvaient donner à un son vocal de l'élévation sans prolongation ; mais nous avons, pour surcroît d'embarras, changé l'articulation de plusieurs consonnes, et rendu le C et le G chuintants, tandis qu'ils étaient toujours prononcés avec l'inflexion gutturale, devant quelque voyelle qu'ils se trouvassent, comme les Grecs prononçaient le K et le Γ.

ERRATA DU NUMÉRO 8.

Page 210, ligne 46, ajouter une parenthèse au commencement de la ligne.
Page 213, ligne 21, lire *l'Universalité,* au lieu de *l'Universalite.*
Page 217, ligne 10, ajouter une virgule après les guillemets.
Page 219, ligne 19, ajouter une virgule après les guillemets.
Page 222, ligne 15, lire *ne peuvent L'atteindre,* au lieu de *ne peuvent l'atteindre.*
Page 222, ligne 21, supprimer les guillemets.
Page 230, ligne 20, lire *lorsque son moment.*

Le Gérant : A. THOMAS

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

